

Entretiens au festival de Biarritz

La 21^{ème} édition du festival de Biarritz¹ consacré aux cinémas d'Amérique latine (24 septembre-30 septembre 2012) a choisi de faire connaître la Colombie aux spectateurs. Ceci permet de laisser la place à un cinéma plus méconnu par rapport aux cinémas argentin, brésilien ou mexicain. Son président Jean-Marie Dupont signale combien l'Amérique latine est en pleine effervescence et le cinéma est là pour en témoigner. Par ailleurs le Festival était placé sous le signe des cultures mayas donnant lieu à diverses manifestations culturelles afin de mieux connaître en particulier leur cosmovision. Il apparaît que ce choix n'avait bien évidemment rien à voir avec la fin du calendrier maya, assimilée à la fin du monde.



Diverses manifestations et rencontres (Abilio Estévez, Hernán Rivera Letelier, Santiago Gamboa, Laura Alcoba) ainsi qu'un hommage à Carlos Fuentes (disparu en mai 2012) et même un salon du livre latino-américain se sont déroulés permettant de nombreux échanges.

Le choix des films reflète fidèlement l'état des sociétés d'Amérique latine où sont prises en compte non seulement l'histoire contemporaine (référendum au Chili sous Pinochet : *No*, l'histoire de Clara Rojas otage des FARC : *Operación E*, l'invasion de zombies à Cuba (« soutenus » par les Américains) : *Juan de los muertos*) mais aussi l'histoire individuelle de personnages représentatifs de ces sociétés mais par ailleurs proches de nos sociétés par les thèmes traités: la vie des jeunes, la vieillesse et la pauvreté.

Voici le récapitulatif des prix attribués lors du XXI^{ème} Festival.

Longs métrages (10 films)

Le jury était présidé par Alexandra Stewart (a travaillé avec P. Kast, F. Truffaut, L. Malle, J. Doniol-Valcroze, J.L. Godard, J. Huston, L. Torre Nilsson), entourée de Santiago Gamboa (romancier), Carmen Maria Vega (chanteuse, comédienne), Ángel Parra (chanteur, écrivain et musicien), et Nicolas Blanc (producteur). Impressionné

1. <<http://www.festivaldebiarritz.com/>>.

par l'ensemble des films et leur pertinence face à la dure réalité de la vie où chacun finit par trouver sa place et une solution quant aux problèmes rencontrés, il a décerné :

266



Abrazo du meilleur film : *DE MARTES A MARTES* de Gustavo Triviño (Argentine) (opera prima). En recevant son prix, Triviño a souhaité le partager avec son équipe et a rendu hommage à Carlos Sorín, qu'il considère comme un maître et qui avait été primé à Biarritz pour son premier film (*La Película del Rey*). D'après ses propos *De Martes a martes* n'est sans doute pas un film heureux mais il représente beaucoup pour lui car en Argentine faire un film suppose en amont d'énormes efforts. La présidente, quant à elle, a affirmé qu'il est encore plus facile de violer une femme que de faire un film en Amérique latine. La routine du protagoniste à l'allure impassible sera perturbée par un événement grave qui bouleversera sa vie ainsi que celle d'un autre personnage. Le rôle du physique du personnage principal, les cadrages serrés contribueront à la sensation d'étouffement et de *thriller*...

Prix du Jury : *JUAN DE LOS MUERTOS* de Alejandro Bruges (Cuba), présenté en avant-première internationale. Véritable coup de cœur de la part du jury pour le film d'Alejandro Bruges. Cuba se trouve soudain envahie par des zombies que les autorités s'empressent de faire passer pour des agents de la CIA. Comme le signale le film, cette invasion est mise sur le même pied que la révolution : « 50 años después de la revolución cubana ». L'humour décapant qui permet une lecture à deux niveaux de la réalité cubaine se maintient durant tout le film où s'enchaînent moult rebondissements cocasses. Le film



obtient le 17 février 2013 en Espagne le Goya du meilleur film latino-américain.



Prix d'interprétation féminine attribué à ROXANA BLANCO pour son rôle dans *La Demora* (Mexique, Uruguay) de Rodrigo Plá. Le film évoque la difficulté à affronter au quotidien la vieillesse, la maladie, les situations précaires mais en même temps la solidarité, la générosité et les valeurs familiales. Roxana Blanco joue avec une grande sensibilité un rôle difficile de mère et fille à la fois, épuisée par la vie.

Prix d'interprétation masculine décerné à LUIS TOSAR pour son rôle dans *Opération E* (Colombie, Espagne) de Miguel Courtois Paternina.

Le film raconte l'histoire vraie d'Emmanuel, né en captivité alors que sa mère Clara Rojas avait été enlevée par la guérilla en Colombie. Remis de force à une famille de paysans, il est remis en liberté après des étapes mouvementées, non sans conséquences sur la famille de paysans qui avait dû l'accueillir, devenant en particulier des *desplazados*.

L. Tosar a expliqué que pour mener à bien son rôle, il lui avait fallu pendant deux mois avant le tournage s'imprégner de l'espagnol de Colombie.



Prix du syndicat français de la critique de cinéma composé de Jean-Jacques Bernard (président), Valérie Cadet, Chloé Rolland. *NO* de Pablo Larraín (Chili).

Le jury a récompensé un film politique car, a-t-il rappelé, la politique occupe une place incontournable dans nos vies. *No* met en avant de façon très juste l'ambiguïté entre le monde des medias et par ailleurs les certitudes de chaque camp (le *Sí* et le *No*), à un moment clé de l'histoire récente du Chili -le référendum historique de 1988 où Pinochet perdit- permettant de mieux en apprécier son présent. On suit les idées au travers des deux groupes opposés qui diffusent pendant un mois un spot différent pour leur campagne *Sí* ou *No* (directement influencé par le monde de la publicité avec sa force de frappe qui permet de faire vendre tout produit même la politique, la fin semblant justifier les moyens) allant parfois jusqu'à se répondre. Le rôle principal est interprété avec une grande justesse par Gael García Bernal.

Cette récompense a de plus été confirmée en décembre 2012 par le jury du Festival de La Havane qui lui a attribué le *Premio*.

Le Prix du public du meilleur film a été décerné à *SOFÍA Y EL TERCO* de Andrés Burgos Vallejo (Colombie). En recevant son prix, le cinéaste a remercié le jury et a rappelé que *Sofía y el Terco* était une œuvre collective et que par conséquent le prix revenait à son équipe. C'est à nouveau une comédienne espagnole de renom (Carmen Maura) qui porte sur ses épaules une grande partie du film tout comme Luis Tosar dans *Operation E*. On voit combien la langue et la culture créent des liens particuliers entre les deux continents.

Ce film contraste avec l'image violente de la Colombie que l'on connaît, victime de la guérilla (*Operación E* Michel Courtois par exemple, *Porfirio* Alejandro Landes, 2011).

Le film se distingue par sa fraîcheur sans être une comédie frivole. Ici la gaieté et l'humour sont au rendez-vous. Comme dans un film de Meliès, le spectateur

est confronté à trois dimensions comme par exemple dans le générique ou encore dans les rêves de Sofía. À travers le film on découvre la Colombie et la variété de ses paysages, ses habitants avec des types physiques bien diversifiés. Si la mer joue un rôle important en Colombie, elle occupera un rôle tout aussi important pour Sofía mais sans doute pas pour les mêmes raisons. Carmen Maura, femme



de petit commerçant dans un village isolé des Andes colombiennes, excelle avec une grande ingénuité dans un rôle où elle va littéralement larguer les amarres, la routine quotidienne (représentés par des plans fixes où domine une dimension théâtrale) pour aller jusqu'au bout d'un rêve : connaître enfin la mer affrontant l'inconnu, sourire aux lèvres. Véritable tour de force, jamais on ne l'entendra prononcer le moindre mot de tout le film. Mais en dépit de cela C. Maura s'impose avec force à l'écran dans un rôle de femme simple et candide.

Documentaires (14 films) & Courts métrages (10 films)

Deux autres jurys étaient chargés de choisir parmi les 14 films documentaires et les dix courts métrages ceux qui seraient sélectionnés.

DOCUMENTAIRES (14 films documentaires)	Jury présidé par Philippe Lefait entouré de Philippe Molins et Thierry Simon
<i>Abrazo</i> du meilleur film documentaire	<i>EL ETNÓGRAFO</i> de Ulises Rosell (Argentine)
Mention spéciale au court métrage documentaire	<i>UNO AL OTRO</i> de Milena Almira (Cuba)
Prix du public du meilleur documentaire	<i>LA MÁQUINA LOCA</i> de Emilio Maillé (Mexique)

COURTS METRAGES (10 courts métrages)	Jury présidé par Étienne Ollagnier entouré d'Aurélie Chesne, Clara Rousseau et Marie-Hélène Girod
<i>Abrazo</i> du meilleur court métrage	<i>TEMPORADA SECA</i> de Diego Rivera-Kohn (Mexique)
Deuxième prix du meilleur court métrage	<i>QUAL QUEIJO VOCÊ QUER</i> de Cíntia Domit Bittar (Brésil)
Mention spéciale du jury	<i>A GALINHA QUE BURLOU O SISTEMA</i> de Quico Mereilles (Brésil). Film d'animation avec pour thème la problématique de l'environnement.

Enfin ont été projetés *El último malón* (A. Greca, Argentine, 1917), ainsi qu'en avant-premières *Infancia clandestina* (B. Ávila, Argentine) ; *Después de Lucía* (M. Franco, Mexique) sorti en salle en octobre 2012. Le film aborde le sujet dérangeant du harcèlement d'une jeune fille dans son lycée à Mexico où elle vient d'arriver suite au décès de sa mère Lucía à Puerto Vallarta. Ce harcèlement ira crescendo à partir de la diffusion d'une vidéo compromettante pour Alejandra sur Internet conduisant à des violences psychologiques d'une grande cruauté à l'égard de cette dernière qui devient le souffre-douleur de ses camarades de classe ; le film épingle au passage les conduites addictives et les dérives de jeunes lycéens des classes sociales aisées. Alejandra doit affronter le deuil de sa mère aux côtés d'un père muré dans le silence tout en s'enfonçant dans son rôle de victime laissant le spectateur dans un sentiment de mal être. La direction des comédiens est remarquable, et l'on remarque Hernán Mendoza, comédien de théâtre reconnu au Mexique. Quant à Tessa La, ce fut la révélation à Cannes en 2012 (*Un certain regard*) et depuis ses 15 ans, elle a représenté le Mexique pour les Goyas et d'autres catégories.



Después de Lucía de Michel Franco (Mexique).

Violeta se fue a los cielos (A. Wood, Chili) sorti en salle en décembre 2012; *Villegas* (G. Tobal, Argentine). Dans le cadre « clin d'œil » ont été programmés *Perder es cuestión de método* (Colombie, S. Cabrera d'après le roman de S. Gamboa), *María Candelaria* (E. Fernández, Mexique) et *Los Olvidados* (L. Buñuel, Mexique).

Pour rappel, les catégories en compétition :

Sélection longs métrages 2012	
<i>Aquí y allá</i>	ANTONIO MENDEZ ESPARZA. Mexique, Espagne, 110'. Premier long métrage
<i>De martes a martes</i>	GUSTAVO TRIVIÑO. Argentine, 90'. Premier Long métrage.

<i>El limpiador</i>	ADRIAN SABA. Pérou, 95'. Premier long métrage
<i>Juan de los muertos.</i>	ALEJANDRO BRUGUES. Cuba, 94'
<i>La demora</i>	RODRIGO PLA. Uruguay, Mexique. 84'
<i>La playa D.C</i>	JUAN ANDRES ARANGO. Colombie, Brésil, 90'. Premier long métrage
<i>Los salvajes.</i>	ALEJANDRO FADEL. Argentine, 119'
<i>No</i>	PABLO LARRAIN. Chili, 115'
<i>Operación E</i>	MIGUEL COURTOIS PATERNINA. Colombie, Espagne, France, 107'
<i>Sofia y el terco</i>	ANDRES BURGOS VALLEJO. Colombie, 77'

Sélection courts métrages 2012

<i>A galinha que burlou o sistema</i>	QUICO MEIRELLES. Brésil, 15'
<i>Dos de tres</i>	PAULINA ROSAS. Mexique, 11'
<i>El almuerzo</i>	JULIO HERNAN CONTRERAS. Colombie, 8'
<i>El mar</i>	CECILIA ATAN. Argentine, 18'
<i>Humboldt</i>	RENE CASTILLO IBACETA - NICOLAS CORTES. Chili, 12'
<i>Mila Caos</i>	SIMON JAIKIRIUMA PAETAU. Cuba, 18'
<i>Minuto 200</i>	FRANK BENITEZ PEÑA. Colombie, 18'
<i>Qual queijo você quer?</i>	CÍNTIA DOMIT BITTAR. Brésil, 11'
<i>Sin frenos</i>	PANCHO ORTEGA. Mexique, 10'
<i>Temporada seca</i>	DIEGO RIVERA KOHN. Mexique, Canada, 22'

Sélection Documentaires 2012

<i>A mi lado</i>	JEAN-COSME DELALOYE. Nicaragua. 95'
<i>Cerro rico, tierra rica</i>	JUAN VALLEJO. Colombie, Bolivie, Etats-Unis, 90'
<i>El etnografo</i>	ULISES ROSELL. Argentine, 89'
<i>Habana muda</i>	ERIC BRACH. Cuba, 61'
<i>Morir de pie</i>	JACARANDA CORREA. Mexique, 74'
<i>Nacer</i>	JORGE CABALLERO. Colombie, 83'
<i>Paraiso for sale</i>	ANAYANSI PRADO. Panama, 73'
<i>Al sur, el mar</i>	ARIAGNA FAJARDO NUVIOLA. Cuba, 23'
<i>Vivan las antipodas !</i>	VICTOR KOSSAKOVSKY. Argentine, Chili, Allemagne, 104'
<i>A poeira e o vento</i>	MARCOS PIMENTEL. Brésil, 18'
<i>Estonia</i>	LUCAS BONOLO. Cuba, Brésil, 30'
<i>Uno al otro</i>	MILENA ALMIRA. Cuba, 27'

<i>Sibila</i>	TERESA ARREDONDO. Chili, 94'.
<i>La máquina loca</i>	EMILIO MAILLE ITURBE. Mexique, 87'.

Entrevista a Gustavo Triviño (*De Martes a martes*)

272

FH: Primero, te queríamos comentar que nos gustó mucho tu película. Y también empezar hablando de tu protagonista, con el cual eres muy severo, ya que aparece como un malo y un cobarde, que observa la violación de la chica sin intervenir, para luego sacar provecho de la situación, chantajeando al violador para cumplir su deseo de poner un gimnasio, aunque no se olvide de darle dinero a la víctima... Es una cosa curiosa, porque por otra parte, no deja de resultar extraño pero simpático por la profundidad de su mirada por ejemplo y también por la voluntad de realizar su sueño porque es un ser machacado en su trabajo, objeto de la burla de sus compañeros a pesar de su fuerte musculación.

GT: En el caso de Juan, me parece que él lo tenía todo para ser un héroe. Hay otros métodos para salir de este círculo en el que vive, sin necesidad de permitir que se haga la violación. Dejarle dinero a la mujer es una manera de tratar de liberarse del cargo de conciencia. El dinero es, como para una compañía de seguros, una forma de compensar una pérdida, y en el caso de Juan, él busca “lavar sus culpas”. Juan era una persona noble, con un trabajo, una familia y un objetivo de vida. Lamentablemente demostró finalmente no ser una buena persona. El tenía todas las posibilidades de ser un héroe, y no lo fue, él lo tenía todo para hacer las cosas de otro modo.

VP: Una pregunta acerca de su esposa: desaparece sin que se sepa lo que le pasa, el espectador se queda con una pista inconclusa...

GT: En Argentina un director muy conocido que se llama Adrián Caetano², él es muy amigo mío desde hace muchos años y en la época en que hacíamos cortometrajes, una vez fuimos a filmar a un bar, pedimos permiso para filmar y nos dijeron que sí, pero solo a cambio de consumir antes. Aceptamos, pero después de comer nos dijeron que solo los actores podían entrar al bar para filmar, pero la cámara tenía que quedar afuera porque molestaba. En definitiva, nos engañaron. Entonces Adrián dijo: “OK, se quedan los actores adentro, sacamos la cámara afuera, y filmamos así”. Me gustaron el encuadre y las cosas que hizo Adrián. Así que la escena con la mujer de Juan con la cámara afuera del bar fue un homenaje a Adrián -y él aún no lo sabe- La esposa de Juan se enoja en la escena del bar donde él le confiesa todo lo que ha ocurrido, ella se levanta, se va, y no aparece más en la película. Luego Juan aparece comiendo y durmiendo solo en la casa. La mujer no puede aprobar nunca tener un marido que actuó de ese modo, y todo se potencia aún más teniendo una hijita que podría ser una eventual víctima.

2. Es el director de varias películas premiadas en diferentes festivales, entre las cuales *Pizza, birra, faso* (1997), *Bolivia* (2001), *Un oso rojo* (2002).

VP: ¿Nos puedes aclarar el título?

GT: Cuando escribí, pensé: “le voy a poner un título provisorio.” Pero en todos los años que duró el proyecto hasta filmarse no encontré otro que pudiera desplazarlo, y se fue ganado su lugarcito... Que empiece un martes, es porque la vida de Juan es una rutina, de modo que es igual que empiece cualquier día de la semana. Su vida es: me levanto, voy al gimnasio, a trabajar a la fábrica, a trabajar al bar y a la casa.

VP: Mencionaſte también lo de La Chancha...

GT: Lo de la Chancha Rinaldi es un guiño a Carlos Sorin, algo que él ha hecho en “Historias Mínimas”. Sorin es para mí un gran referente como director de cine, y las veces que he hablado con él, escucharlo es hipnotizante por el modo como se expresa, tanto de sus proyectos o cuando narra alguna anécdota. Tuve la suerte de verlo trabajar en “El gato desaparece” película donde mi hermano Peter fue el operador de steadycam y fui a asistirlo.

Volviendo al guiño, Sorin en “Historias Mínimas” confunde a el espectador con la torta de cumpleaños a “Rene” y todos sospechamos que Rene era un niño, y termina siendo una nena.

Cuando Juan sale de su rutina laboral luego del crimen, todo se vuelve confuso para él y mi búsqueda desde el guión era también confundir un poco al espectador cuando Juan va al prostíbulo.

En la Argentina, había un jugador de fútbol en los años ochenta llamado “La chancha Rinaldi” Todos los argentinos sabemos quién es y cuando Juan le pregunta al matón del prostíbulo por por “la Chancha Rinaldi” todos esperamos a alguien masculino, y termina siendo una mujer³.

Simplemente quise hacer un pequeño homenaje a Sorin con esto -y al igual que Adrián Caetano, aún no lo sabe- a pesar de hace unos días compartir 14 horas en el mismo vuelo desde Buenos Aires a España.

Yo venía rumbo a Francia al Festival de Biarritz con mi película y Carlos iba al Festival de San Sebastián con “Días de pesca” su última película, y él venía acompañado por Alejandro Awada, protagonista de su película, y Alejandro Awada es el actor que personifica a Alfredo Van der Westoizen, el empresario violador de mi película. Fue todo una gran y linda coincidencia compartir todos el mismo vuelo.

VP: Alejandro Awada ha trabajado en otras muchas películas, ¿verdad?

GT: Sí, en Argentina Alejandro Awada es muy conocido y no para de filmar, es un excelente actor. Como técnico he trabajado muchas veces con él en varias películas, yo operando steadycam y él en diferentes roles, y es como un camaleón como va cambiando película a película. Tiene un gran abanico de interpretaciones tanto en películas de mayor presupuesto como en películas más independientes como la mía,

3. La Chancha Rinaldi de la película es la matrona de un prostíbulo. Ahí acude Juan apurado, pidiéndole ayuda ya que al parecer la Madame le debe un favor por algún asunto que le resolvió Juan en el pasado. Jamás tendrá acceso el espectador a las claves que le permitirían descubrir este período turbio de su vida.

y la verdad le estoy muy agradecido por como se ha brindado a mí y al proyecto en todos estos años. Quería agregar además que con Sorín compartimos el mismo director de fotografía, Julián Apezteguia, con quien fui compañero en la escuela de cine quince años atrás, y además hay otra línea Sorín en mi película que es:

En *El Gato desaparece*, el primer plano es una toma en *steadycam* en modo bajo, con una carpeta que lleva un hombre por los pasillos del Tribunal. Este plano lo hizo mi hermano y me gustó mucho, entonces, cuando Juan va a buscar el catálogo y vuelve a la fábrica, el catálogo va a tomar mucho peso en la película, porque allí apunta el número de la patente. Entonces, para resaltar su importancia repetí el mismo encuadre que usó Sorín de apertura de su película, usando el *steadycam* en modo bajo con un lente 50mm, y obviamente Carlos Sorín, no sabe esto.

FH: Estará feliz cuando lo sepa...

GT: Ojalá no se enoje, y si se enoja, ¡no nos olvidemos que soy cinturón negro de aikido y de jiu jitsu y sé defenderme!

VP: ¿Qué otras cosas hiciste?

GT: Éste es mi tercer guión, los otros dos eran de comedia, pero me parece que no estoy para hacer una comedia en este momento, y además eran muy costosas y pretenciosas, por eso nunca las pude filmar antes. Yo escribí *De martes a martes* de modo muy austero y económico para poder filmarla. Para las próximas películas, tengo dos proyectos: uno, muy ambicioso, con filmaciones en la Patagonia argentina, Paraguay y en Buenos Aires. Y el otro proyecto, que es más económico, va a ser un *thriller*. Espero que “De martes a martes” abra puertas para poder filmar mi segunda película, y si no, seguiré trabajando como operador de *steadycam*, lo he hecho en más de sesenta películas y soy feliz haciéndolo, soy un eslaboncito más entre los técnicos para contar historias, y me pagan para hacer lo que mas me gusta, que es hacer cine, y ojala pueda seguir trabajando así y haciendo cada tanto una película como Director.

FH: Te deseamos mucha suerte. Sabes que el año pasado, sacó el premio una película de Paula Markovitch, ella de origen argentino, y que se llamaba *El Premio*, como con título predestinado...

Te queríamos hablar un poco más de la banda sonora, porque nos explicaste lo del homenaje a Adrián Caetano, pero al público le llamó la atención lo parco en palabras que es Juan y el hecho de que la única vez en que le hablara a su mujer, no se oyera.

GT: También hubiera sido aburrido de otro modo, porque el público sabe lo que le sucedió a Juan, y decidí resolverlo de este modo y homenajear a Caetano al mismo tiempo.

FH: También me parece interesante un *flash* que tiene Juan cuando lo molestan los chicos en la puerta del bar, pero no lo pega de verdad, él se lo imagina...

GT: Cuando le pega el cabezazo, el espectador piensa: por fin! Juan reacciona!! Pero al final, golpear a uno más chiquito fue un deseo que no realizó, y demostró una vez más que él no se meterá en problemas. Sumado a eso, también pudimos ver que Juan es bueno, pero por dentro tiene deseos que no son tan buenos.

VP: Al final, con las estadísticas, como pasa también en *Carancho*, ¿tú crees que las mujeres, digamos en plan feminista, pueden apoyar a una película así?

GT: No es una búsqueda mía que la apoyen. Simplemente es saber que hay una realidad social que desconoce mucha gente. Me contaba Maria Leuzzi, la mujer que lleva adelante la ONG que me brindó las estadísticas, que la mayoría de las violaciones suceden dentro de las familias, niños o niñas violadas por tíos, padrastros o primos y que estas denuncias que suceden, muchas se hacen y después se retiran. La estadística es tremenda. Ojalá pueda haber mayor apoyo para la gente que sufre violaciones, y la idea es que la película aporte en algo a la causa y que se sepa esta triste realidad.

— Françoise HEITZ & Véronique PUGIBET